

Les vertiges de la mémoire

Cette petite chose

Martin Mercier

Number 84 (3), September 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25453ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mercier, M. (1997). Review of [Les vertiges de la mémoire : *Cette petite chose*]. *Jeu*, (84), 15–17.

Les vertiges de la mémoire

Vêtue d'une robe légère, une femme est seule en scène, tranquille et pensive. Elle nous apparaît au milieu d'un décor baigné de lumières mouvantes comme ses pensées. Tout au long du spectacle, elle arpentera un lieu abstrait aux dimensions restreintes, recomposant dans sa mémoire la vision d'un homme étendu sur le dos et d'une femme couchée sur son ventre, retrouvés morts, abandonnés l'un à l'autre dans une ultime étreinte. Elle affirme les avoir vus ensemble, plusieurs fois, avant la macabre découverte. Peu à peu elle ajoute des détails au tableau, qui reste pourtant esquissé à grands traits. Mais si l'imagination déforme souvent notre mémoire des faits,

Cette petite chose

TEXTE D'ANDRÉE A. MICHAUD. MISE EN SCÈNE : PASCALE LANDRY ET HOLLY SMALL ; CONCEPTION ET RÉALISATION DE L'INSTALLATION ET DES IMAGES VIDÉOGRAPHIQUES : MICHEL SYLVESTRE ; ÉCLAIRAGES : CAROLINE ROSS ; RÉALISATION VIDÉOGRAPHIQUE : BORIS FIRQUET ; RÉALISATION DES DISPOSITIFS : RICHARD BERRI BERGERON ; SONORISATION : MARTIN MEILLEUR. AVEC PASCALE LANDRY (FEMME-SCÈNE 2 ET FEMME-VIDÉO 2), SYLVAIN MIOUSSE (HOMME) ET HOLLY SMALL (FEMME-SCÈNE 1 ET FEMME-VIDÉO 1). SPECTACLE DES PRODUCTIONS RECTO-VERSO, PRÉSENTÉ AU STUDIO D'ESSAI IN VITRO DE MÉDUSE DU 20 AU 28 JUIN 1997.

les souvenirs de cette femme peuvent-ils vraiment révéler ce qui s'est passé ? Et comment savoir s'il s'agit bien d'événements réels ? Peut-être nous conduit-elle simplement au cœur de son univers fantasmatique, ayant imaginé ce couple venant ici s'aimer sous son regard ? *Cette petite chose*, loin de répondre à ces questions, cultive l'ambiguïté de diverses manières. Le spectateur se voit donc entraîné à son tour dans cette quête utopique d'une reconstitution des faits fidèle à la réalité.

Parcourant les méandres de sa mémoire, la Femme-scène évolue sur un praticable en lattes de bois parallèles où trois portes métalliques pivotantes accueillent des projections vidéographiques représentant son double, la

Femme-vidéo. Étrangement, ces portes se meuvent d'elles-mêmes, s'ouvrent et se referment lentement comme pour laisser entrer un doute ou apporter de nouveaux éléments, des pièces inattendues devant peut-être conduire à la résolution du casse-tête.

Les changements d'éclairage et les projections d'images obéissent à une partition fixée à l'avance ; elle règle les déplacements, contraint les deux comédiennes, pour être visibles, à occuper telle ou telle partie de la scène à un moment donné de la pièce. Ce même parcours lumineux sous-tend les deux mises en scène de ce texte d'Andrée A. Michaud qui nous sont présentées successivement. Et, dans les deux cas, l'emploi de projections vidéographiques, représentant des séquences d'un interrogatoire (fictif ? réel ?) subi par la Femme-scène à la suite de la découverte des corps, confronte le discours de celle-ci à celui, en différé, de la Femme-vidéo ; opposition de témoignages discordants « enregistrés » à leur manière : l'un dans la mémoire, l'autre par des moyens électroniques.



Holly Small et Pascale Landry, chacune protagoniste d'une version du spectacle, interprètent ces deux personnages. Captée par de discrets microphones, leur propre voix légèrement amplifiée se superpose à leur voix normale, poursuivant sur le plan sonore le rapport fréquemment établi entre la réalité et la fiction, entre la présence factuelle du personnage et son image artificiellement reproduite sur la porte écran. Le fait que les interprètes parlent sur un ton généralement neutre apparaît motivé par une volonté d'extérioriser sans trop d'émotivité cette voix qui explore à tâtons les labyrinthes de la mémoire, mais, si le rythme lent de ce parcours intérieur laisse place à des silences évocateurs, la monotonie s'installe parfois.

Le travail corporel, pour sa part, s'avère plus nuancé chez ces deux actrices. Qu'il se développe en douceur, qu'il soit retenu ou qu'à l'occasion il se fasse plus découpé ou incisif, le geste demeure toujours précis, calculé. Dans le statisme comme dans le mouvement, ce spectacle témoigne d'une adroite composition gestuelle, menant les corps des actrices à tracer dans l'espace ces figures inquiètes qui transcrivent physiquement le désarroi de la Femme-scène.

On retrouve aussi, longeant de part et d'autre l'aire centrale de jeu, une rangée de téléviseurs de différentes tailles, disposés à hauteurs variées sur des supports, crachant vers l'arrière-scène des images déformées par diverses surfaces réfléchissantes placées face aux écrans : feuilles de métal concaves ou convexes froissées, poncées, tordues. D'entrée de jeu, cet imposant dispositif scénographique imaginé par Michel Sylvestre

Cette petite chose,
d'Andrée A. Michaud,
présentée à Québec par
les Productions Recto-Verso.
Photo : Émile Morin.

produit un effet notable, mais bientôt cet effet se dissipe, et la lourde installation se voit reléguée à l'arrière-plan pour le reste du spectacle ; malgré la présence envahissante de la scéno avant que la première actrice n'entame son monologue, notre œil s'habitue vite à ce constant bombardement d'images déformées, et cesse d'y prêter attention. Cette enceinte de téléviseurs se voit alors réduite à représenter par métaphore le contour flou et instable des images que la mémoire arrive parfois, sur scène, à fixer un instant. Le début de la pièce, où la lumière régnait sur l'espace, nous laissait pourtant présager une utilisation plus intégrée de cette installation.



L'intérêt de présenter deux mises en scène successives du même texte se situe visiblement dans la possibilité de faire ressortir les différences entre les versions proposées. Toutefois, bien que l'interprétation de Pascale Landry, un peu plus dynamique par moments, ait pu établir un léger contraste avec celle de Holly Small, il apparaît que les Femmes-scènes élaborées par ces deux comédiennes, tout en conservant nombre de similitudes, auraient gagné à se distinguer davantage l'une de l'autre.

Telle une petite bête noire qu'on traque, l'ayant vu passer sans savoir où elle a couru se cacher, *Cette petite chose* traduit l'image obsédante des questions qui demeurent, alors que la raison se perd en conjectures et que les mêmes souvenirs se contredisent chaque

fois qu'ils sont évoqués. Un tel laboratoire qui, dans le texte comme dans la succession de ses deux représentations scéniques, traduit en lumière et en espace l'ambiguïté de la mémoire, sonde de façon stimulante les frontières du réel et de l'imaginaire. Et le dédoublement en versions contradictoires que nous y propose Recto-Verso représente de façon originale combien l'expérience de la réalité comme son souvenir restent subjectifs. ■